

Franck Thibault

## Un souvenir d'enfance de J. R. R. Tolkien

Parmi les nombreuses créatures inquiétantes qui parcourent l'univers de J. R. R. Tolkien, gobelins, trolls, balrog, orques, etc., il est une figure qui, de son premier livre *Bilbo le Hobbit* au *Le Seigneur des anneaux* en passant par sa grande oeuvre inachevée *Le Silmarillion*, revient de manière récurrente et dont l'écrivain n'a cessé de développer le rôle et la fonction : l'araignée géante. On pourrait penser qu'avec elle, l'auteur joue sur le registre de la terreur, avec une peur ancestrale de l'humanité. Une telle vision, bien que juste, est quelque peu réductrice car l'araignée, en tant que monstre, n'est pas simplement terrifiant ou pittoresque. Tolkien l'avait lui-même rappelé au cours de son essai *Faerie* : « Les monstres ne constituent pas une faute de goût inexplicable : ils sont essentiels, fondamentalement liés aux idées de fond du poème, et lui donnent son accent élevé et son sérieux »<sup>1</sup>. En effet,



The Fellowship of the Ring

qu'il s'agisse de celles qu'affronte Bilbo dans la forêt de Mirkwood dans *Bilbo le Hobbit*, de la terrible Ungoliant du *Silmarillion* ou de sa descendante Arachne dans *Le Seigneur des Anneaux*, l'araignée géante occupe une place singulière dans l'oeuvre Tolkienienne, tant comme personnage et incarnation du Mal que par le rôle qu'elle joue dans l'intrigue et dans le périple initiatique du héros, ou encore que par la lecture que l'on peut faire de cette créature éminemment symbolique au sein de l'imaginaire de Tolkien.

### 1. UNE FIGURE DU MAL

#### L'antre de la bête

Dans l'univers de la Terre du Milieu, l'antre de l'araignée est, naturellement, un lieu maudit, mauvais, où la vie n'a pas sa place. Certes, dans *Bilbo le Hobbit*, le terrain de chasse des araignées géantes est encore loin des gouffres et des labyrinthes de pierre de l'Ungoliant du *Silmarillion* et de l'Arachne du *Seigneur des Anneaux*, mais c'est déjà un lieu dédié à la mort et aux ténèbres.

Bien avant que les personnages n'y pénètrent, la forêt de Mirkwood leur est présentée par Gandalf comme un lieu de non-vie et de danger extrême :

« Mais votre trajet au travers de Mirkwood est sombre, dangereux et difficile, dit-il. Il n'est pas aisé d'y trouver de l'eau, non plus que de la nourriture [...] ; dans ces forêts, les choses sont noirâtres, étranges et sauvages [...]. Mais je doute beaucoup que vous trouviez rien de sain à manger ou à boire dans Mirkwood. Il y a là, je le sais, une rivière noire et forte qui croise le chemin. Il ne faut surtout pas y boire, ni vous y baigner, car j'ai entendu dire qu'elle porte un charme et transmet une

grande somnolence et l'oubli » (chapitre 7, p. 140) .

D'un point de vue purement hobbital, on pourrait dire qu'une forêt ne contenant rien de bon à manger et à boire est nécessairement un lieu mauvais !

Par la suite, la forêt s'avère aussi lieu de perte, semé de « toiles d'araignées sombres et denses aux fils d'une épaisseur extraordinaire, qui s'étendaient souvent d'un arbre à l'autre ou s'enchevêtraient de part et d'autre dans les branches basses » (p. 148), un lieu qui est à la fois labyrinthe et toile d'araignée géante dans laquelle les personnages sont pris, sans guère « d'espoir de sortie ». C'est le constat auquel ils doivent se résoudre après que Bilbo est monté dans un arbre pour se repérer : « La forêt continue sans fin, sans fin, sans fin dans toutes les directions ! Au nom du Ciel, qu'allons-nous faire ? » (p. 156).

Toutefois, on peut dire qu'il s'agit là d'un hapax dans l'oeuvre de Tolkien ; *Le Silmarillion* et *Le Seigneur des Anneaux* corrigeront une association unique dans l'imaginaire d'un auteur pour qui l'arbre va devenir une figure sacrée, nécessairement connoté positivement. La forêt et les arbres ne pourront donc plus relever du domaine du Mal, mais uniquement être sa victime<sup>3</sup> : le royaume de Sauron puis celui de Saroumane se caractérisent par l'absence ou la destruction des forêts, et le finale du *Seigneur des Anneaux* s'articule autour du saccage des arbres de la Comté, le « comble de l'abomination » (p. 1082)<sup>4</sup> et leur replantation par Sam...

### Une dévoratrice insatiable

Outre les ténèbres, l'araignée de l'imaginaire Tolkienien se caractérise par sa faim inextinguible. Dans l'univers de la Terre du Milieu, l'araignée géante fait des êtres « humains » -hommes, hobbits, nains ou même orques- des mouches qu'elle capture dans sa toile pour ensuite les dévorer.

Dès *Bilbo le Hobbit*, le héros assiste à la conversation des araignées au sujet de leur futur festin de nains :

« La lutte a été chaude, mais elle en valait la peine, dit l'une. Quelle vilaine peau épaisse ils ont, vrai ! mais je gage qu'il y a du bon jus à l'intérieur. - Oui, ils feront un excellent mets après quelques temps de mortification, dit une autre. Ne les laissez pas faisander trop longtemps, dit une troisième » (p. 164).

Ainsi, dès l'oeuvre initiale, Tolkien associe les araignées à la notion d'anthropophagie -dont on sait depuis *L'Odyssée* d'Homère, avec son cyclope Polyphème et le peuple des Cicones, combien elle est monstrueuse et apanage des peuples sauvages- ainsi qu'à celle de la putréfaction.

Deux notions qui, absentes du *Silmarillion*, vont être reprises et amplifiées dans *Le Seigneur des Anneaux*. En effet, lorsque Sam et Frodon pénètrent dans l'antre d'Arachne, c'est d'abord la « puanteur » ambiante qui les frappe, et Tolkien insiste : « Non pas l'odeur nauséabonde de la pourriture dans les prairies de Morgul, mais une exhalaison fétide, comme si d'innombrables ordures étaient accumulées dans les ténèbres de l'intérieur » (p. 769).

De sorte qu'on retrouve bien d'un livre à l'autre l'idée d'une « puanteur de la mort » associée à l'araignée ; mais à la différence des créatures de *Bilbo le Hobbit*, l'Arachne du *Seigneur des Anneaux* ne se délecte pas de chairs en putréfaction. Comme le révèle l'orque Shagrat, même si elle les immobilise grâce à son venin - comme Frodon en fait la malheureuse expérience-, elle se nourrit de proies vivantes :

« De la charogne ! Est-ce tout ce que tu sais de Madame ? Quand elle lie avec des cordes, c'est qu'elle cherche de la viande. Elle ne mange pas de viande morte, elle ne suce pas de sang froid. Ce type [Frodon] n'est pas mort ! » (p. 793)<sup>5</sup>

Dès lors, la monstruosité d'Arachne semble à son comble et l'odeur de putréfaction n'est plus imputable à des cadavres qui faisaient avant d'être dévorés, comme dans *Bilbo le Hobbit*. Dans le cas d'Arachne, Tolkien laisse entendre que la « puanteur de la mort » est une émanation de l'araignée, une sorte de manifestation sensible, comme les ténèbres, de sa nature maléfique :

« Il y avait là une ouverture dans le rocher, beaucoup plus large que toutes celles qu'ils avaient déjà passées ; et elle dégageait une exhalaison si fétide et une impression si intense de malice cachée que Frodon chancela. A ce moment, Sam vacilla, et il tomba en avant.

Luttant en même temps contre la nausée et contre la peur, Frodon agrippa la main de Sam. « Debout ! dit-il dans un souffle rauque et aphone. Tout vient d'ici, la peur et le danger. Filons ! Vite ! » (p. 771).

Créature venimeuse, maléfique, l'araignée de l'imaginaire Tolkienien est aussi une dévoratrice insatiable. Déjà, dans *Bilbo le Hobbit*, la faim des araignées géantes leur fait regretter que les nains ne soient pas « aussi gras qu'ils le devraient » (p. 164) ; mais c'est avec *Le Silmarillion* que Tolkien confère à sa créature un appétit que rien ne semble devoir apaiser. Après avoir dévoré la sève lumineuse des arbres de Valinor et asséché les Citernes de Lumière, Ungoliant annonce à un Melkor qui commence à s'effrayer de la boulimie monstrueuse de son alliée : « J'ai encore faim ! »<sup>6</sup>

De même, Arachne se distingue elle aussi par une faim inextinguible. Certes, dans *Le Seigneur des Anneaux*, elle souffre de la faim et semble traverser une période de diète forcée, et maintenue à dessein par Sauron, mais Arachne demeure néanmoins, à l'instar d'Ungoliant, une fabuleuse dévoratrice, « qui ne désirait que la mort de tous les autres, esprit et corps, et pour elle-même un excès de vie, seule, enflée au point que les montagnes ne pouvaient plus la soutenir ni les ténèbres la contenir » (p. 776).

Se nourrir est son unique obsession, hors de toute autre préoccupation, y compris cet Anneau Unique pour lequel toute la Terre du Milieu s'entre-déchire et dont elle n'a rien à faire : « ... il lui fallait manger, et si activement qu'ils creussent de nouveaux passages serpentant le long du col et de leur tour, elle trouvait toujours quelque façon de les rattraper. Elle soupirait toutefois après une viande plus délicate »<sup>7</sup> (p. 776).

Cependant, J.R.R. Tolkien pousse à l'extrême cette faim insatiable. Dans son

oeuvre, l'araignée géante n'est pas seulement « bouffie et obèse à force de songer sans fin à ses festins » (p. 776) : elle est l'incarnation d'une dévoratrice dont la faim ne connaît point de limite, pas même celle de son propre sang. En effet, l'auteur parachève le tableau de sa monstruosité en révélant que « tout être vivant était sa nourriture, et sa vomissure les ténèbres. De tous côtés, ses rejetons, bâtards de misérables compagnons, sa propre progéniture, qu'elle mettait à mort, s'étendaient de gorge en gorge ».

Cette maternité horrifiante d'Arachne, « dernier rejeton d'Ungoliant », ne fait que répéter la furie boulimique de son aïeule : « Car d'autres créatures immondes en forme d'araignée y vivaient déjà depuis la chute d'Angband, et Ungoliant s'accoupla avec elles pour ensuite les dévorer » (p. 100).

Par ces très rares lignes dans lesquelles Tolkien évoque sans détour la sexualité de ses personnages, la perversion et la monstruosité des araignées devient patente et absolue. Ungoliant et Arachne révèlent une forme d'*hybris*, de déchaînement des pulsions primitives, d'instincts qui les poussent à tuer et à dévorer, ce qui conduit le lecteur à faire le constat d'une maternité pervertie -puisque toutes deux sont clairement identifiées par Tolkien comme femelles- : au lieu de nourrir les êtres qu'elles ont enfantés, elles inversent le cycle naturel de la vie en se nourrissant de leur progéniture. Il n'y a pas, dans toute l'oeuvre de Tolkien, d'image plus puissante et horrible que celle de ces deux mères dévorantes !

La forme extrême et absolue de cette faim inextinguible est atteinte avec Ungoliant. Renvoyant le lecteur aux figures mythiques du loup Fenrir et de l'ouroboros, *Le Silmarillion* montre la créature avide de dévorer le monde et de le rendre au néant d'où il a jailli, mais aussi victime de son propre appétit : « Aucun récit ne parle du sort d'Ungoliant. Certains disent que c'est là qu'elle termina ses jours il y a bien longtemps, quand sa faim inextinguible se pousse à se dévorer elle-même » (p.100).

Certes, *Le Silmarillion* constitue en quelque sorte la mythologie de la Terre du Milieu, et Tolkien souligne que la mort de l'araignée géante se perd dans les brumes de la légende. Mais cette fin vient compléter le portrait d'Ungoliant, et, au-delà, de la figure de l'araignée dans l'oeuvre Tolkienienne : créature de ténèbres, son appétit la pousse à dévorer toute vie et toute lumière. C'est-à-dire qu'elle est, littéralement, une figure de l'anéantissement : engloutir le monde pour le rendre au néant originel.

## **Le Mal véritable ?**

Créature ténébreuse, dévoratrice insatiable, l'araignée de l'imaginaire Tolkienien est présentée comme un être particulièrement maléfique, souveraine d'un bien sombre royaume, à tel point qu'elle peut paraître concurrencer les avatars désignés du Mal que sont Melkor et Sauron.

Tandis que les araignées géantes de *Bilbo le Hobbit* font simplement figure d'opposants à la quête de Bilbo et des nains vers le trésor de Smaug le dragon, l'Ungoliant du *Silmarillion* est décrite par Tolkien comme un véritable alter ego de Melkor, lequel finit même par prendre peur de la boulimie et du grossissement demesurés de son alliée, bref de sa puissance grandissante : « A mesure qu'elle buvait, son corps exhalait des vapeurs noirâtres et s'enflait de manière si monstrueuse et gigantesque que Melkor lui-même fut pris de peur » (p. 94).

L'auteur précise qu'Ungoliant a été « la première créature corrompue par Melkor » (p. 94), ce qui semble assurer la supériorité du Valar, mais il annonce également que sa naissance remonte à des temps immémoriaux et qu'il ne s'agit pas d'une créature au sens propre du terme ; elle n'a pas été créée, elle est une émanation du néant et s'est incarnée en araignée : « Les Eldars ne savaient d'où elle venait, mais certains disaient qu'elle étaient descendue jadis des ténèbres extérieures au monde quand Melkor avait jeté son premier regard d'envie sur le royaume de Manwë » (p. 90).

L'ambiguïté de la phrase de Tolkien nous laisse dans l'incertitude : Ungoliant est-elle née en même temps que la première attaque de jalousie de Melkor, ou est-ce cette pulsion primordiale qui a généré l'apparition du monstre, telle une manifestation physique des noirs sentiments qui surgissent dans le cœur du Valar luciférien ?

La suite du *Silmarillion* souligne la puissance et aussi l'indépendance d'Ungoliant face à celui qui, logiquement, devrait s'affirmer comme son maître : « Puis elle avait répudié son maître, voulant rester libre de suivre ses propres désirs et d'amasser tout ce qui pouvait combler son vide » (p. 90).

L'épisode de l'assaut contre le Valinor permet à Tolkien de mettre en évidence la puissance d'Ungoliant ainsi que son rôle de première importance dans la hiérarchie du Mal. Tout d'abord, on peut noter qu'il s'agit bien d'une alliance que concluent Melkor et l'araignée, donc une collaboration reposant sur une égalité de statut et sur un projet commun. D'autre part, on peut voir que, si Melkor est celui qui porte le premier coup contre les Arbres du Valinor, le coup de la trahison et de l'infâmie, Ungoliant est désignée comme celle qui fait oeuvre de destruction, qui accomplit le désir de Melkor :

« Alors la Lumière Noire d'Ungoliant s'étendit jusqu'à noyer les racines des Arbres et Melkor s'élança sur la colline. D'un coup de sa lance de ténèbres, il blessa chaque arbre jusqu'au cœur d'une plaie béante et la sève se mit à couler comme du sang et se répandit sur le sol. Ungoliant alors aspira la sève et vint coller son bec noir sur les blessures jusqu'à ce qu'elles fussent exsangues. Puis le poison mortel qui courait dans ses veines vint envahir les Arbres et dessécha les racines, les branches et les feuilles, et ils moururent. Ungoliant avait encore soif et se jeta sur les Citernes de Lumière pour les assécher » (p. 94).

Si Melkor est un corrupteur, un être déchu qui veut attirer le monde entier dans son sillage de déchéance en pervertissant et détruisant les Valars et leur oeuvre, on voit que le dessein d'Ungoliant, qui apparaît mi-ogre mi-vampire, est tout autre : elle ne cherche pas à détruire ou à asservir, mais bien à annihiler. Née des ténèbres, Ungoliant n'a de cesse de dévorer le monde, de l'engloutir pour le rendre aux ténèbres, pour rendre l'univers créé au néant, à l'incrée. Ce qui explique sa soif symbolique d'une lumière qu'elle abhorre.

## **2. UNE EPREUVE REVELATRICE : ARAIGNEES, MOUCHES ET HEROS**

### **Une terre gaste : interdit et aventure**



The Return of the King

On a signalé que, dans les trois oeuvres, l'ancre de l'araignée forme une sorte d'espace dévolu aux ténèbres et au Mal. Au-delà, on peut noter que cet espace est désigné comme interdit : le territoire de l'araignée est présenté comme un lieu désertique, sauvage, un lieu de mort où l'homme n'a pas sa place.

Dans *Le Silmarillion*, où cet interdit est sans doute le moins explicite, Tolkien souligne clairement que le territoire arachnéen, territoire que doit traverser Beren lors de son périple, est une sorte de Terre Gaste d'où l'humanité est exclue :

« Puis il y eut le désert de Dongortheb où les maléfices de Sauron se heurtaient au pouvoir de Mélián, un lieu traversé d'horreur et de folie. Les araignées déchues de la féroce Ungoliant y pullulaient, tissant leurs toiles invisibles et mortelles [...]. On ne trouvait rien dans ce pays hanté qui puisse nourrir les Elfes ou les Humains, on n'y trouvait que la mort. Ce voyage ne fut pas le moindre des exploits de Beren, mais jamais il n'en parla à personne, de peur que l'horreur ne lui revienne en tête ; nul ne sait comment il trouva son chemin et, jusqu'aux frontières de Doriath, il dut suivre les pistes qu'aucun Elfe ni aucun Humain n'avait osé emprunter » (p. 214).

En revanche, dans *Bilbo le Hobbit*, la forêt de Mirkwood est très clairement présentée par Gandalf comme un lieu interdit. Là aussi, cet espace est décrit comme la Terre Gaste des romans arthuriens, un pays où il n'y a « rien de sain à manger ou à boire » (p. 140), mais surtout, Gandalf -le détenteur du savoir-précise qu'il ne faut absolument pas pénétrer dans la forêt :

« D'autre part, dans les ombres indistinctes de ces lieux, je pense que vous ne tirerez rien de sain ou de malsain sans vous écarter du chemin. Et cela, il ne le faut POUR RIEN AU MONDE » (p. 140).

L'avertissement ne laisse aucun doute (que Tolkien souligne typographiquement par l'emploi des majuscules), et le magicien ne manque pas de le renouveler :

« Ne vous écarterez pas de la piste ! » (p. 145), « Adieu ! Soyez sages, prenez bien soin de vous-mêmes, et NE QUITTEZ PAS LE SENTIER ! » (p. 146).

Comme l'a montré Vladimir Propp dans *Morphologie du conte*<sup>8</sup>, cette interdiction est là pour être transgressée... et c'est par cette transgression, ce franchissement que peut se manifester l'aventure, au sens étymologique du terme : « ce qui doit arriver ». Car c'est grâce ou à cause de cette transgression que les personnages vont affronter les araignées géantes, ce qui marque le début réel des aventures de Bilbo en tant que héros. On y reviendra.

Enfin, dans *Le Seigneur des Anneaux*, l'ancre d'Arachne n'est pas présentée comme un espace interdit... et pour cause puisque le surnois Gollum y mène Frodon et

Sam pour mieux les perdre. Toutefois, on a vu qu'Arachne jouait le rôle de gardienne du royaume de Sauron et que « jamais encore une mouche n'avait échappé aux toiles d'Arachne » (p. 777). Ici encore, on retrouve l'idée de la Terre Gaste puisque le domaine de l'araignée est tout à la fois un espace interdit et une frontière vers l'autre monde, l'univers maléfique de l'Ennemi :

« A quelque distance, un mille peut-être, devant eux, s'élevait un grand mur gris, une dernière et énorme masse de pierre montagnaise soulevée. Elle jaillissait plus noire et s'élevait de plus en plus haut à mesure qu'ils approchaient, pour culminer finalement au-dessus d'eux, barrant la vue de tout ce qu'il y avait au-delà. Une ombre profonde s'étendait à son pied » (p. 767).

Il s'agit donc d'une frontière, d'un point de non-retour à partir duquel Frodon et Sam vont entrer dans un monde qui leur est non seulement hostile, mais qui est autre : c'est le domaine de Sauron, l'Ennemi, le monde de la mort, au bout duquel les voyageurs doivent se rendre afin de détruire l'Anneau Unique et ainsi restaurer le règne de la vie<sup>9</sup>.

Certes, l'entrée dans cet espace interdit n'est pas précédé des mêmes alertes que dans *Bilbo le Hobbit*. En revanche, depuis le début du *Seigneur des Anneaux*, le danger que représente l'entrée dans le Mordor a été clairement annoncé et répété. De plus, on peut ajouter que l'«exhalaison fétide », l'odeur de putréfaction extraordinaire qui règne à l'ouverture du passage suffit à avertir les personnages sur la nature de ce lieu.

Ainsi, le domaine de l'araignée dans les oeuvres de J. R. R. Tolkien se présente comme un espace interdit qui s'apparente à la Terre Gaste des romans arthuriens<sup>10</sup> : un lieu désertique, hostile, où l'homme n'a pas sa place et où rien ne doit lui permettre de survivre. Mais cet espace interdit, au-delà de sa charge symbolique, vaut aussi parce qu'il représente un interdit que va transgresser le personnage et qui va le révéler en tant que héros du récit, car c'est bien l'affrontement de l'araignée géante qui, dans *Bilbo le Hobbit*, *Le Silmarillion* et *Le Seigneur des Anneaux*, détermine le véritable héros des récits de Tolkien.

### Une épreuve révélatrice

Certes, avec les trois oeuvres que l'on vient d'évoquer, on est assez loin du genre littéraire étudié par Vladimir Propp dans *Morphologie du conte* : il ne s'agit pas de contes et la confrontation avec l'araignée prend place à des moments différents du récit. Toutefois, on retrouve ici différents critères de l'analyse proppienne et, en les adaptant à notre corpus, on constate que l'épisode de l'araignée géante se répète en suivant une structure similaire :

- a) Le personnage s'aventure dans un espace interdit.
- b) A la suite de cette transgression, le personnage doit affronter une araignée géante.
- c) L'araignée est vaincue : elle n'est pas tuée mais mise en fuite.
- d) Le combat victorieux contre l'araignée révèle le personnage en tant que héros.

En dépit de quelques variations, on retrouve les différentes étapes de cet épisode dans *Bilbo le Hobbit*, *Le Silmarillion* et *Le Seigneur des Anneaux*...» . une répétition qui apporte un éclairage sur l'identité du héros du *Seigneur des Anneaux*. Dans *Bilbo le Hobbit*, il est vrai qu'après être entré dans la forêt de Mirkwood, Bilbo réussit à tuer son araignée, mais l'épisode ne s'achève véritablement qu'après la bataille rangée des nains et du hobbit contre les monstres, qui se solde bien par une fuite des araignées et non une extermination totale : « ... au moment où Bilbo se sentait incapable de lever le bras pour porter un seul coup de plus, les araignées, renonçant soudain, cessèrent de le suivre et regagnèrent, déçues, leur sombre colonie » (p. 172).

De la même manière, dans *Le Seigneur des Anneaux*, l'attaque d'Arachne -et la « mort » de Frodon- pousse Sam à se dépasser et à entrer dans une sorte d'état second : il devient alors un redoutable combattant (même s'il conserve sa force comique).

« Alors sa langue fut libérée et sa voix cria dans une langue qu'il ne connaissait pas [...]. Là-dessus il se releva en chancelant, et il redevint le hobbit Samsagace, fils de Hamfast.

« Viens donc, ordure ! cria-t-il. Tu as blessé mon maître et tu me le paieras. On continue ; mais on en finira avec toi d'abord. Viens donc en tâter de nouveau ! »

Comme si son courage indomptable avait mis en mouvement le pouvoir du cristal, celui-ci flamboya soudain telle une torche blanche dans sa main » (p. 782).

Toutefois, cette furie guerrière de Sam ne suffira pas à éliminer Arachne. Celle-ci réussit à s'enfuir, mal en point mais encore vivante : « Et Arachne enfin domptée, recroquevillée dans sa défaite, tremblante, s'efforça par des mouvements saccadés de lui échapper. Elle atteignit le trou et s'y faufila, laissant derrière elle une traînée de vase jaune verdâtre, au moment où Sam assenait un dernier coup à ses pattes traînantes » (p. 782).

Le cas du *Silmarillion* est plus problématique : en effet, on a vu que dans ce livre Tolkien évoque le voyage qu'effectue Beren dans le désert de Dungortheb, lieu habité par les « araignées déchues de la féroce Ungoliant » (p. 214), mais le récit n'en dit guère plus sur son aventure. En revanche, *Le Seigneur des Anneaux* apporte quelques indications sur ce périple, révélant ainsi que Beren a dû affronter, bien avant Sam et Frodon, Arachne la Grande :

« Elle demeurait là depuis des éternités, être néfaste en forme d'araignée, qui avait jadis vécu dans l'Ouest au Pays des Elfes, à présent sous la Mer, que Beren avait combattue dans la Montagne de la Terreur en Doriath... » (p. 775-776).

On comprend, à la lecture de ce court extrait, que le combat de Beren et de l'araignée géante a dû, là aussi, se solder par une fuite -probable- d'Arachne... Sinon, comment Arachne aurait-elle pu s'en prendre à Sam et Frodon bien des années plus tard ?<sup>11</sup>



## L'araignée comme révélateur du héros Tolkienien

Jusqu'à présent, la critique Tolkienienne a accordé assez peu d'intérêt à la figure d'Arachne -et de l'araignée en général-, à tel point qu'elle passe presque inaperçue<sup>12</sup>. Dans son livre Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu, Vincent Ferre note que chez Arachne, « la volonté de destruction est manifeste », mais selon lui elle « joue toutefois un rôle moins essentiel que les Nazgûls » (p. 28). Sans contester cette position, on voit que l'araignée est loin de jouer un rôle anodin. Au contraire, par sa récurrence, sa position singulière dans la hiérarchie du Mal<sup>13</sup>, ainsi que sa fonction symbolique et narratologique, elle occupe une place centrale dans la quête du héros et dans sa révélation.

Et dans les trois livres, l'affrontement de l'araignée par le personnage révèle son statut de héros. Dans *Le Silmarillion*, même si Tolkien évoque l'épisode très brièvement, la traversée du domaine de l'araignée (et, comme on vient de le voir, son affrontement) suffit à assurer la renommée de Beren : « Ce voyage ne fut pas le moindre des exploits de Beren, mais jamais il n'en parla à personne » (p. 214).

Dans *Bilbo le Hobbit*, dès le début du récit, Bilbo apparaît comme l'antithèse radicale du héros, et, en dépit des assurances de Gandalf, les nains ont peine à voir en lui autre chose qu'un fardeau... Bilbo lui-même doute de son propre rôle, de son utilité dans cette chasse au trésor. Inexpérimenté, maladroit, il semble devoir se limiter à effectuer les corvées, comme lorsque les nains ont besoin que « quelqu'un » grimpe dans un des arbres de la forêt de Mirkwood, et que « « quelqu'un » signifiait Bilbo, naturellement » (p. 155).

Mais son combat contre la première araignée géante va permettre à Bilbo de prendre confiance en lui et découvrir l'étincelle héroïque qui couvait et que Gandalf avait décelé :

« Le fait d'avoir tué l'araignée géante, tout seul, dans les ténèbres, sans l'aide d'un magicien, des nains ni de personne, modifia grandement les choses pour M. Baggins. Essayant son épée dans l'herbe avant de la remettre au fourreau, il se sentit un personnage différent, beaucoup plus féroce et plus hardi en dépit de son estomac vide » (p. 163).

Une situation que Tolkien va reprendre et amplifier quelques pages plus loin, avec la bataille contre la horde d'araignées et le sauvetage des nains. Après s'être révélé à lui-même, Bilbo mène le combat et se révèle à ses compagnons... Et Tolkien prend soin de souligner que cette estime nouvelle repose bien sur ses qualités personnelles et non sur la possession d'un anneau magique :

« La connaissance de la vérité sur la disparition de Bilbo ne diminuait en rien l'opinion qu'ils avaient de lui ; car ils voyaient qu'il était doué de ressources, en même temps que de chance et d'un anneau magique. En fait, ils le plaçaient si haut que Bilbo commença de sentir qu'il y avait réellement en lui, après tout, l'étoffe d'un hardi aventurier ; mais il se fût senti encore beaucoup plus hardi s'il y avait eu quelque chose à manger » (p. 173).

Ainsi, et même si Tolkien porte un regard amusé sur cette « qualification », c'est bien grâce à l'affrontement de l'araignée géante que le personnage acquiert son

statut de héros. Etre sans histoire, hobbit-tout-le-monde, Bilbo est présenté dès premières pages du récit comme un être absolument anti-héroïque : « On savait ce qu'un Baggins allait dire sur n'importe quel sujet sans avoir la peine de lui demander » (p. 10). Mais dès cet instant, il s'affirme -certes malgré lui- comme l'aventurier attendu, celui qu'avait annoncé Gandalf à la compagnie des nains.

Dans *Le Seigneur des Anneaux*, l'identification du héros (des héros ?) apparaît problématique. Nombreux sont les personnages qui peuvent prétendre à cette fonction : Aragorn / Grand-Pas, authentique figure héroïque dans la tradition de l'épopée ; Frodon, qui est le porteur de l'Anneau ; Gandalf, qui mène le jeu bien plus qu'il ne veut le laisser paraître... De fait, on peut dire que Tolkien ne propose pas un héros unique, telle une figure exemplaire rassemblant toutes les vertus ; si l'on se fie à son projet d'écriture (rédiger une épopée pour son pays), on supposera plutôt qu'il offre une sorte de héros collectif : il n'y a pas, dans le roman, de héros solitaire mais bien, comme l'annonce le titre du premier tome, une communauté héroïque. C'est l'action commune des différents personnages qui permet la victoire finale contre Sauron et ses armées maléfiques.

Toutefois, la figure récurrente de l'araignée dans *Bilbo le Hobbit*, *Le Silmarillion* et *Le Seigneur des Anneaux* nous éclaire sur le héros Tolkienien et sur le processus d'identification de l'auteur. En effet, on vient de montrer comment Beren, et surtout Bilbo, par l'affrontement de l'araignée géante, se révèlent en tant que héros. L'intertextualité entre les oeuvres de Tolkien nous permet de comprendre que, finalement, le véritable héros du Seigneur des Anneaux, c'est Sam.

La scène du combat contre Arachne doit être lue comme une réécriture du chapitre « Mouches et araignées » : la situation est similaire, même si certaines conditions ont changé (l'araignée est plus grosse, la caverne a remplacé la forêt, les personnages sont deux...). Or le personnage qui affronte Arachne et la met en déroute n'est pas Frodon, le porteur de l'Anneau, qui succombe à la créature, mais bien le fidèle et insignifiant Sam. C'est d'ailleurs lui qui hérite à ce moment-là l'épée de Bilbo et mène une bataille sans pitié :

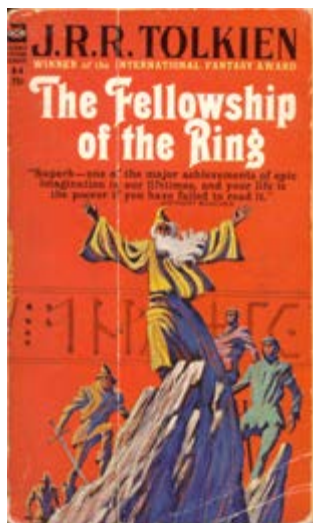
Sam n'attendit pas pour se demander ce qu'il fallait faire, ni s'il était brave, loyal ou emplé de rage. Il bondit avec un hurlement et saisit l'épée de son maître de sa main gauche. Puis il chargea. Jamais on ne vit attaque plus furieuse dans le monde sauvage des bêtes, où une petite créature désespérée armée de ses seules petites dents sautera sur une tour de corne et de cuir qui se tient au-dessus de son compagnon tombé (p. 780).

Ainsi, grâce à la récurrence de la figure de l'araignée et au jeu intertextuel, Tolkien semble indiquer clairement au lecteur que Sam est le véritable héros du *Seigneur des Anneaux*. Tout comme le Bilbo de *Bilbo le Hobbit*, il est désigné au début de l'aventure comme un personnage simple et rustique, comique et pratiquement insignifiant ; pourtant, l'épisode du combat contre l'araignée le révèle en tant que figure héroïque Tolkienienne, celui que l'auteur qualifiait dans ses lettres de « Joyau parmi les Hobbit », « successeur de Bilbo », « principal héros », « personnage le plus héroïque »<sup>14</sup>, incarnation de ce qu'il appelait « l'Anglicité » (« *Englishness* ») inspirée par ses camarades de tranchée lors de la Première Guerre mondiale. Il ne possède *a priori* aucune des qualités chevaleresque du héros traditionnel, pourtant

sa fidélité, son courage et sa générosité font de lui la figure la plus positive du roman<sup>15</sup>. D'ailleurs, de manière significative, c'est avec ce personnage que Tolkien choisit de conclure son oeuvre : Sam est celui qui reboise la Comté dévastée par Sarcoux et ses sbires, celui qui fonde une famille, celui par qui s'achève le récit du fameux Livre Rouge de la Comté... et l'histoire du *Seigneur des Anneaux*. Il apparaît ainsi en complète opposition avec la ténébreuse figure d'Arachne.

### 3. UN SYMBOLE TOLKIENNIEN

#### Spiderwork in progress : le tissage du symbole



The Fellowship of the Ring

De même que la toile de l'araignée ne se tisse pas d'un seul jet, la figure arachnéenne dans l'oeuvre de Tolkien a pris forme de manière progressive. De *Bilbo le Hobbit* au *Silmarillion* en passant par *Le Seigneur des Anneaux*, on a vu que le personnage avait évolué, et surtout que son rôle s'était développé : Ungoliant et Arachne, par bien des aspects, sont présentées comme d'authentiques incarnations du mal, véritables alter ego de Melkor et de Sauron. Or, en confrontant les différents avatars de cette figure, on peut constater que le processus de réécriture a conduit Tolkien à affiner son personnage, le rendant plus terrifiant tout en sollicitant la mémoire de son lecteur par le jeu de l'intertextualité.

En effet, on sait que *Le Seigneur des Anneaux* constitue une suite à *Bilbo le Hobbit*, une suite demandée par l'éditeur Allen and Unwin et que Tolkien mettra près de quinze ans à livrer. De plus, cette suite s'avère littérairement bien différente : oeuvre plus grave, plus ample, plus complexe et plus riche, *Le Seigneur des Anneaux* n'est plus un livre pour enfants comme l'était *Bilbo le Hobbit*, ou alors il est destiné aux mêmes enfants... qui ont donc vieilli de près de quinze ans ! D'un ouvrage à l'autre, l'intertextualité joue à plein, comme suffit à le démontrer le titre du premier chapitre de chacun des livres : de la « réception inattendue » à la « réception depuis longtemps attendue », on voit bien de quelle manière Tolkien tresse ses récits en les faisant dialoguer. A ce « dialogue » s'ajoute une troisième voix, *Le Silmarillion*, dont l'écriture, inachevée, couvre la plus grande partie de la vie de Tolkien, et qui sera publié de manière posthume.

Or, à propos de la figure de l'araignée, la confrontation des oeuvres met en évidence une double évolution qui la rend plus bestiale et plus terrifiante. Dans *Bilbo le Hobbit*, les « locataires » de la forêt de Mirkwood sont une multitude, et si elles sont « énormes et horribles » ou encore « grosses », elles demeurent à la mesure du petit héros. De plus, comme il s'agit d'un univers de conte pour enfants, on constate qu'elles sont anthropomorphisées, l'auteur les dotant ainsi de pensée et de parole :

« ... il s'aperçut que ces créatures repoussantes se parlaient entre elles. Leur voix était une sorte de grincement et de chuintement ténu, mais il put distinguer nombre des mots qu'elles prononçaient. Elles parlaient des

nains ! » (p. 164).

Par la suite, l'araignée va perdre toute « humanité » pour devenir une bête dans toute l'abjection du terme : Ungoliant et Arachne sont présentées comme des êtres uniques, mais ce qu'elles ont perdu sur le nombre, elles l'ont gagné sur la taille puisqu'il s'agit cette fois de créatures gigantesques ! Un processus de gigantisation et d'hypertrophie qui les rend plus menaçantes mais qui semble surtout sans limite puisque l'auteur précise bien qu'elles grandissent à (dé)mesure qu'elles se nourrissent, enflant de manière ignoble et inquiétante. Ainsi, Arachne, « bouffie et obèse à force de songer sans fin à ses festins », devient « enflée au point que les montagnes ne pouvaient plus la soutenir ni les ténèbres la contenir ». En outre, si l'Ungoliant du *Silmarillion* conserve encore une véritable personnalité, ce qui s'explique par le caractère mythique<sup>16</sup> du texte de Tolkien, on remarque qu'Arachne n'est plus qu'une bête muette et immonde, uniquement guidée par ses instincts, son appétit sans fin :

« Elle ne connaissait pas grand-chose des tours, des anneaux ou de toute production de la pensée ou de la main, et elle ne s'en souciait guère, elle qui ne désirait que la mort de tous les autres, esprit et corps, et pour elle-même un excès de vie, seule, enflée au point que les montagnes ne pouvaient plus la soutenir ni les ténèbres la contenir » (p. 776).<sup>17</sup>

En perdant sa multiplicité, l'araignée gagne en monstruosité tant par sa taille que par sa bestialité, et elle devient ainsi un adversaire bien supérieur aux pauvres Hobbits. Car c'est également en terme d'intertextualité qu'il faut étudier la figure de l'araignée chez Tolkien. Comme on a pu l'observer, ce dernier ne se borne pas à reprendre un personnage particulièrement repoussant tout en le développant : la scène de la bataille entre Sam et Arachne doit se lire en référence à celle qui oppose Bilbo aux araignées de la forêt de Mirkwood. Dans *Bilbo le Hobbit*, le combat relève encore de la littérature pour enfants, elle est menée sur le mode du jeu, mêlant comptine et partie de cache-cache (grâce à l'anneau magique) : « ... il se mit à chanter une chanson destinée à les rendre furieuses et à les attirer toutes à lui, en même temps qu'à permettre aux nains d'entendre sa voix.

Voici ce qu'il chanta : La vieille grosse araignée file dans un arbre ! La vieille grosse araignée ne me voit pas ! Attercop ! Attercop ! Ne veux-tu pas arrêter, Arrêter ton filage pour me chercher ? La vieille nigaude, toute grosse, La vieilles nigaude ne peut m'apercevoir ! [...] » (p. 166).

Dans *Le Seigneur des Anneaux*, au contraire, la bataille devient un véritable corps à corps, une lutte particulièrement périlleuse puisque Frodon, le héros désigné, a succombé sous les coups du monstre. Le merveilleux et le comique enfantin ont disparu, et l'inégalité de la bataille, la monstruosité et la disproportion de la créature rendent l'acte de Sam encore plus héroïque. L'épisode répète celui de *Bilbo le Hobbit*, mais la dramatisation permet au lecteur de mesurer la différence de nature entre les deux oeuvres.

Toutefois, comme on l'a vu, le jeu intertextuel entre les deux séquences permet non seulement à Tolkien de jouer avec la mémoire de son lecteur, mais surtout de lui indiquer qui incarne à ses yeux la véritable figure héroïque du *Seigneur des Anneaux*. Au moment de l'affrontement, Bilbo pas plus que Sam n'ont la stature

d'un héros au sens traditionnel du terme ; pourtant, en dépit de leur maladresse flagrante et de leur infériorité apparente, ils livrent un combat sans merci au cours duquel ils se dépassent et se qualifient en tant que héros... et même cette leur « transcendance » est traitée par Tolkien sur le ton de l'humour. Chez Bilbo, la découverte stupéfiante de son « étoffe [de] hardi aventurier » est contrebalancée par les tiraillement de son estomac (p. 173) tandis que la furie guerrière de Sam face à Arachne laisse croire à l'orque Gorbag qu'il s'agit d'un « guerrier de bonne taille en liberté, un Elfe vraisemblablement [...] Sam eut un sourire sardonique à cette description de lui-même » (p. 792).

Enfin, la réécriture de la scène permet également à l'auteur d'utiliser un détail à l'importance symbolique considérable : l'épée. En effet, dans l'oeuvre de Tolkien, comme dans la littérature médiéval dont il s'inspire, l'épée revêt une importance capitale, au point qu'on lui donne un nom, comme l'Excalibur d'Arthur ou la Durandal de Roland. Il en va de même à la fin de la bataille contre l'araignée dans *Bilbo le Hobbit* :

L'araignée gisait morte à son côté et la lame de son épée était tachée de noir [...] Essuyant son épée avant de la remettre au fourreau, il se sentit un personnage différent, beaucoup plus féroce et hardi en dépit de son estomac vide.

« Je vais te donner un nom, lui dit-il. Tu t'appellera Dard » (p. 163).

Or c'est cette même épée elfique, léguée à Frodon par Bilbo, qui permet à Sam de se battre contre le monstre au dernier chapitre des *Deux Tours* :

« Il bondit avec un hurlement et saisit l'épée de son maître de sa main gauche. Puis il chargea [...] Il la sabra de sa brillante lame elfique avec une force désespérée » (p. 780).

Si Sam s'avère le digne successeur de Bilbo, l'insignifiant personnage dont les événements révèlent la nature héroïque, il est donc logique et symbolique qu'il hérite également son épée. Mais on va voir que cette arme, face à la figure de l'araignée, occupe une autre fonction symbolique.

### **Un obscur symbole Tolkienien ?**

Bien sûr, il semble aller de soi que la récurrence de la figure arachnéenne, ainsi que son travail au fil des oeuvres, suffit à démontrer l'importance de cette créature dans l'imaginaire Tolkienien. De fait, l'araignée chez Tolkien s'avère un puissant symbole dont les facettes sont multiples.

De toute évidence, il y a de la part du professeur Tolkien une référence à la mythologie antique et à Arachné... une référence que souligne la traduction française puisque « Shelob » y devient « Arachne ». Pour sa part, J. R. R. Tolkien a choisi un nom, *She lob*, qui, s'il renvoie moins clairement à l'Arachné antique, signale néanmoins explicitement sa féminité<sup>18</sup>. Un choix qui, dans l'univers du *Seigneur des Anneaux* si économe en personnages féminins, est loin d'être insignifiant, comme on le verra plus loin.

En revanche, la référence à la créature mythologique nous ramène à une des

caractéristiques essentielles de l'araignée telle qu'elle est décrite par Tolkien : l'*hybris*. Dans son ouvrage *L'Homme-cerf et la femme-araignée*, Françoise Frontisi-Ducroux rappelle que la métamorphose monstrueuse d'Arachné est liée à cette notion d'*hybris*, de démesure<sup>19</sup>... Dans le cas d'Ungoliant et d'Arachne, cette notion est évidente tant l'auteur insiste sur leur faim inextinguible et terrifiante.

D'autre part, le symbole arachnéen conduit le lecteur à interroger deux domaines problématiques et controversés de l'imaginaire Tolkienien : le christianisme et la sexualité. On a depuis longtemps signalé que l'oeuvre de Tolkien était empreinte d'une symbolique chrétienne, à tel point qu'Humphrey Carpenter a affirmé voir dans *Le Silmarillion* une forme d'Ancien Testament alors que *Le Seigneur des Anneaux*, avec le périple christique de Frodon, constituait une sorte de Nouveau Testament. Sans entrer dans la polémique concernant l'influence du catholicisme sur l'écriture de Tolkien, on remarquera juste que le symbole de l'araignée y trouve parfaitement sa place : en effet, dans le contexte chrétien, elle est le « méchant » adversaire de la « bonne » abeille, le symbole des instincts coupables qui vident les hommes de leur sang. Or, comment ne pas voir dans les petits personnages de Tolkien l'incarnation de ces abeilles chrétiennes ? Dans *Bilbo le Hobbit* et dans *Le Seigneur des Anneaux*, Bilbo et Sam affrontent vainement l'araignée à l'aide de la même épée, justement nommée « Dard » ! Au cours d'une bataille dont la finalité est purement altruiste -de même que l'abeille n'oeuvre pas pour elle mais pour la communauté-, ces « abeilles » métaphoriques vont attaquer, harceler, piquer l'araignée, virevoltant comme l'insecte.

Enfin, comme on l'a noté, Tolkien a très clairement désigné ses créatures arachnéennes -et Shelob en particulier- comme des personnages féminins. La chose est d'autant plus remarquable que les femmes sont extrêmement rares dans l'oeuvre de l'écrivain, rares et souvent lointaines. Dans *Le Seigneur des Anneaux*, Arachne apparaît comme l'unique personnage malfaisant et foncièrement négatif : c'est dire son importance. Tandis que les femmes du récit sont éthérées, pures, inaccessibles, idéalisées, Arachne est un personnage avec lequel les héros ont une relation physique, un véritable corps à corps. C'est justement cette relation, en particulier la bataille de Sam avec Arachne, qui a attiré l'attention de Brenda Partridge dans un essai controversé : "No Sex, Please - We're Hobbits. The Construction of Female Sexuality in The Lord of The Rings"<sup>20</sup>.

Selon elle, la métaphore sexuelle est évidente:

« L'ancre d'Arachne, que l'on atteint en pénétrant dans un trou et en voyageant dans des tunnels, peut être considérée comme un organe sexuel féminin. A l'entrée, Frodon et Sam doivent se frayer un passage à travers une végétation broussailleuse et étouffante (la pilosité pubienne).

Cette végétation se transforme en toiles d'araignée dans lesquelles s'empêtrent les victimes, sauf Frodon qui, à l'aide de son épée à la symbolique phallique évidente, rompt les toiles... Le lexique utilisé pour décrire la rupture de ces toiles, « rent » [déchirure] et « veil » [voile], est traditionnellement associé à l'idée de rupture de l'hymen.

En dépit de la puissance de la fiole [qui est également un symbole phallique], en tant qu'homme, Frodon est finalement dominé par la

femelle Shelob ; paralysé par son venin, il gît inanimé, attendant d'être sacrifié selon son bon vouloir [...]

La description de la bataille entre Sam et Shelob n'est pas seulement une lutte à mort entre un homme et un monstre, entre le bien et le mal, elle représente aussi un violent affrontement sexuel entre un homme et une femme...

L'analyse de Brenda Partridge, qui a provoqué un véritable scandale auprès des Tolkienophiles, apparaît excessive car, comme le souligne Joseph Pearce dans son *Tolkien : Man and Myth*<sup>21</sup>, elle tourne à l'obsession et à la systématisation. Toutefois, on ne peut ignorer une telle interprétation, qui semble contredire les propos récents de A.S. Byatt : « Nous aimons régresser. Si je lis Tolkien quand je suis malade, c'est parce que la sexualité est presque entièrement absente de son univers, ce qui est reposant »<sup>22</sup>.

La sexualité n'est pas absente du *Seigneur des Anneaux* ; disons plutôt qu'elle y est latente. Dans son oeuvre, Tolkien refoule la sexualité, l'occulte : un refoulement qui provient sans doute de son éducation catholique, de la morale victorienne du siècle précédent et des traditions oxfordiennes<sup>23</sup>... mais on peut y voir aussi la marque de l'influence de la littérature médiévale sur Tolkien. Dans *Le Seigneur des Anneaux*, on peut reconnaître le modèle de l'amour courtois, par lequel la femme est idéalisée et où l'amour est d'abord mise à l'épreuve, impossibilité<sup>24</sup>.

A cet égard, la figure de l'araignée est bien une incarnation visible de la sexualité refoulée de l'écrivain : Ungoliant et Arachne, créatures de l'hybris, relèvent uniquement du pulsionnel. Leur reproduction est anarchique et incestueuse, et elles dévorent amants et rejetons<sup>25</sup>. L'araignée symbolise alors parfaitement la maternité dévorante, la mère castratrice ou cannibale... voire la féminité profonde qui terrorise l'homme, emblème de la femme fatale qui vide le mâle de ses forces et le menace de destruction. Incarnation du désir dévorant, elle est ainsi le contrepoint exact d'une femme sublimée comme Galadriel, mais également de Rosie qui, après avoir été un temps inaccessible, devient la seule femme de chair et de sang du livre, celle qui devient l'épouse de Sam et lui donne des enfants. Il n'est sans doute pas insignifiant que Sam soit le personnage qui affronte et vainc l'araignée, et celui qui fonde une famille<sup>26</sup>...

On le voit, les intuitions de Brenda Partridge sont loin d'être ineptes, même si elles bousculent quelque peu l'imagerie pieuse et Tolkiennolâtre... La question mériterait une analyse bien plus approfondie que ce simple constat, car il est évident que ce problème des femmes et de la sexualité dans *Le Seigneur des Anneaux* -et, au-delà, dans l'oeuvre de Tolkien-, sans même s'aventurer à formuler des hypothèses d'ordre psychanalytique sur l'auteur, est particulièrement complexe.

## Un souvenir d'enfance de Tolkien ?

En revanche, on a vu que l'affrontement de la figure de l'araignée dans les livres de Tolkien permettait chaque fois au héros de se qualifier comme tel : Bilbo dans *Bilbo le Hobbit*, Sam dans *Le Seigneur des Anneaux*, Beren dans *Le Silmarillion*. Cet invariant prend une tout autre dimension si l'on considère ces personnages comme des « doublures fictionnelles » de l'auteur lui-même. Dans le cas de Beren, la

relation entre l'être de chair et sa créature de papier est particulièrement évidente. Pour Tolkien, l'histoire de Beren et Luthien était la transcription de sa propre histoire avec Edith, sa femme. Les inscriptions qu'il fit graver sur leur pierre tombale le rappellent<sup>27</sup> :

Edith Mary TolkienLuthien1889-1971John Ronald Reuel TolkienBeren1892-1973

Quant à Sam (successeur de Bilbo), il est, de l'aveu même de Tolkien, une personnification de « l'Anglicité », ce brave petit soldat anglais qu'il avait été<sup>28</sup>, et qu'il avait connu lors de la Première Guerre mondiale, au beau milieu des tranchées : simple, rustique, mais loyal et courageux.

Alors, on pourra s'étonner de la récurrence de cette figure arachnéenne, systématiquement reprise et développée, incarnation maléfique, menace d'engloutissement qui révèle le héros à lui-même. Ne peut-on expliquer cette obsession par un traumatisme infantile ? En effet, dans *J. R. R. Tolkien, une biographie*, Humphrey Carpenter rappelle que « quand Ronald apprit à marcher, il mit le pied sur une tarentule qui le piqua. De terreur, il courut en tous sens dans le jardin jusqu'à ce que la bonne l'attrapât et suçât le venin »<sup>29</sup>.

Bien que Tolkien eut affirmé par la suite ne pas avoir gardé de souvenir de cet épisode (refoulement ?), ni même éprouvé d'aversion particulière pour les araignées<sup>30</sup>, on peut imaginer que c'est bien ce traumatisme qui est à l'origine des araignées monstrueuses de son oeuvre.

Au risque de heurter les Tolkiennolâtres, on peut même avancer l'hypothèse que ce traumatisme infantile contenait dès l'origine les diverses caractéristiques des araignées Tolkieniennes :

- terreur et menace de mort, cela semble évident ;
- cannibalisme : la violence avec laquelle la bonne a attrapé le jeune Tolkien afin de sucer sa plaie et la vider du venin (de son sang ?) pourrait être à l'origine du caractère monstrueusement dévorateur des araignées ;
- sexualité : dans ses Trois Essais sur la théorie sexuelle<sup>31</sup>, Sigmund Freud rappelle que l'organisation pré-génitale de la vie sexuelle chez l'enfant passe par l'oralité, et donc par le suçotement. Or, la piqûre de la tarentule, en ce qu'elle a été suivie d'un suçotement du pied de Tolkien (zone épidermique sensible, donc érogène), a pu générer cette image symbolique de l'araignée.

On retrouverait alors dans la figure de l'araignée telle qu'elle apparaît dans l'oeuvre de Tolkien le développement de ce traumatisme infantile : terreur et péril d'anéantissement, espace labyrinthique (course éperdue suite à la piqûre), pulsion sexuelle monstrueuse, cannibalisme... Une image à la fois repoussante mais aussi fascinante<sup>32</sup>.

En dépit du déni de l'auteur, ou justement à cause de ce déni, l'araignée correspondrait à un « souvenir d'enfance de Tolkien »<sup>33</sup>. Un souvenir qui pourrait même, pourquoi pas, être à l'origine de la création des personnages des hobbits








eux-mêmes, ces êtres de petite taille pourvus de grands pieds et qui marchent pieds nus... De grands pieds nus, comme celui du jeune Ronald, enflé à cause de la morsure de la tarentule ?

Ainsi, on constate que la figure de l'araignée dans l'oeuvre de Tolkien est loin d'occuper une place secondaire, même si la critique Tolkienienne l'a quelque peu délaissée. De *Bilbo le Hobbit* au *Silmarillion* en passant par *Le Seigneur des Anneaux*, elle occupe une place centrale de par son rôle d'incarnation du Mal, mais aussi parce qu'elle constitue une épreuve qui permet la révélation et la qualification du héros de chacun de ces récits, héros qui, à bien des égards, apparaît comme une « doublure fictionnelle » de l'auteur.

Car la figure de l'araignée y est un symbole riche et complexe : elle réfère à la fois à l'Arachné mythologique, à l'imaginaire chrétien, et aussi à une sexualité problématique et refoulée. Mais surtout, la permanence de cette figure montre, au-delà de sa luxuriance symbolique, qu'elle joue un rôle capital au sein de l'imaginaire Tolkienien : un épisode infantile, apparemment refoulé, semble avoir informé une partie de son oeuvre et expliquerait la récurrence et l'importance de cette figure arachnéenne.


En dernier lieu, on pourrait aller plus loin encore et émettre l'hypothèse que l'araignée fonctionne comme contrepoint au projet de l'auteur. Comme l'a rappelé Vincent Ferre dans *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*, l'écriture est omniprésente dans *Le Seigneur des Anneaux* : de Bilbo à Sam en passant par Frodon, Tolkien met en abyme l'écriture de son texte, qu'il donne comme issu du fameux Livre rouge de la Comté. Cette spécularité, qui montre au lecteur comment le(s) récit(s) se tisse(nt) et s'entretisse(nt) pour prendre vie, offrirait un reflet négatif de la « toile » de l'écrivain : cette araignée qui n'est plus une tisseuse de récit comme dans l'Antiquité car son oeuvre est ici destructrice.

## Notes


- 1  John Ronald Reuel Tolkien, *Faërie et autres textes*, Paris, Christian Bourgois, 2003.
- 2  John Ronald Reuel Tolkien, *Bilbo le Hobbit*, Paris, Christian Bourgois Editeur, 1995.
- 3  Ainsi, même la forêt de Fangorn, qui apparaît comme sombre et menaçante, se révèle en fin de compte un lieu ami : Merry et Pippin y trouveront refuge, et ils gagneront aussi de précieux et puissants alliés en la personne des Ents, les Hommes-Arbres.
- 4  John Ronald Reuel Tolkien, *Le Seigneur des Anneaux*, Paris, Christian Bourgois Editeur, 1995.
- 5  Créature qui suce le sang, Arachne est ainsi associée à la figure du vampire... En ce sens, elle possède nombreux points communs avec cet Anneau Unique qui


vampirise lui aussi la vie et la volonté des êtres qui l'approchent.


6  John Ronald Reuel Tolkien, *Le Silmarillion*, Paris, Christian Bourgois Editeur / Pocket, n° 2276, 1984, p. 99.


7  Sur cet autre point, les araignées apparaissent comme le contrepoint négatif des hobbits. En effet, ceux-ci sont décrits par Tolkien comme des êtres dotés d'un solide appétit, le boire et le manger constituant une préoccupation importante de Bilbo ou de Sam... Mais leur rapport à la nourriture est bien différent de celui des araignées. Gourmets, gourmands, les hobbits appartiennent au monde civilisé et n'ont donc rien de commun avec la bestialité dévorante d'Ungoliant et de sa progéniture.


8  Vladimir PROPP, *Morphologie du conte*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points », n° 12, 1970.


9  Bien sûr, on aura reconnu dans ce voyage un motif bien connu des récits mythiques, de Gilgamesh à la résurrection de Jésus...


10  Vincent Ferre et avant lui Lin Carter avaient déjà signalé les ponts existant entre l'oeuvre de Tolkien et la littérature médiévale.


11  En effet, bien que l'auteur n'apporte aucune précision, on n'imagine guère l'héroïque Beren se mettre à fuir...

12  A tel point d'ailleurs que dans *Clés pour Le Seigneur des Anneaux* de J. R. R. Tolkien, Catherine Bouttier-Couqueberg oublie de mentionner Arachne dans le tableau récapitulatif des personnages du roman... alors qu'elle y cite les « Loups » (p. 132).


13  Vincent Ferre remarque justement que toutes les créatures mauvaises sont subordonnées à Sauron, « à l'exception notable d'Arachne » (p. 29).


14  Humphrey Carpenter & Christopher Tolkien, *The Letters of J. R. R. Tolkien*, London, HarperCollins, 1995, Letters 76, 93, 131 et 184.


15  Et n'oublions pas que Tolkien voyait l'histoire du *Seigneur des Anneaux* comme mettant en scène « l'ennoblissement (ou la sanctification) des humbles ». Humphrey Carpenter & Christopher Tolkien (ed.), *The Letters of J. R. R. Tolkien*, op. cit., Letter 181.

16  « Le mythe raconte une histoire sacrée, il relate un événement qui a eu lieu dans le temps fabuleux des commencements. Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits d'êtres surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution ». Mircea

ELIADE, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1963. Or, avec ce qu'il appelait une « sous-crédation », c'est-à-dire la création d'un univers de fantasy, c'est bien une entreprise d'ordre mythique à laquelle se livrait J. R. R. Tolkien dans *Le Silmarillion*.


<sup>17</sup>  Cependant, on croit comprendre que Gollum a passé un pacte avec elle, puisqu'il a traversé son antre à plusieurs reprises sans être inquiété... A moins que l'explication de l'Orque Shagrat ne soit la bonne : « Je pense qu'il ne doit pas être bon à manger : elle ne se soucierait pas de mot d'ordre d'En Haut » (p. 791).


<sup>18</sup>  Au cours de sa correspondance, Tolkien rappelle que le nom de son araignée a été composé ainsi : « she + lob = female spider ». Humphrey Carpenter & Christopher Tolkien (ed.), *The Letters of J. R. R. Tolkien*, op. cit., letters 70 & 145.


<sup>19</sup>  Françoise Frontisi-Ducroux, *L'Homme-cerf et la femme-araignée. Figures grecques de la métamorphose*, Paris, Gallimard, coll. « Le Temps des images », 2003.


<sup>20</sup>  Voir Robert GIDDINGS (ed.), *J. R. R. Tolkien : This Far Land*, London, Vision and Barnes & Noble, 1983.


<sup>21</sup>  Joseph Pearce, *Tolkien : Man and Myth*, London, HarperCollins, 1999.


<sup>22</sup>  Antonia Susan BYATT, "Harry Potter, la magie frelatée", *Courrier International*, n° 679, du 6 au 12 novembre 2003, pp. XXII-XXIII.







<sup>23</sup>  Humphrey Carpenter rappelle justement combien la morale reste importante lorsque Tolkien arrive à Oxford, et ce en dépit d'une réforme qui n'oblige plus ses professeurs à entrer dans les ordres, à l'instar de Lewis Carroll un siècle plus tôt.

<sup>24</sup>  En ce sens, il faudrait étudier plus en détails les relations complexes entre Aragorn, Arwen, et Eowyn, qui s'inscrivent complètement dans cette filiation du roman médiéval.

<sup>25</sup>  Des caractéristiques qui sont déjà présentes dans le mythe antique : l'histoire d'Arachné met déjà en scène l'inceste et le cannibalisme. Voir Hélène FRONTISI-DUCROUX, *L'Homme-cerf et la femme-araignée*, op. cit., pp. 257-258.

<sup>26</sup>  « Je pense que l'amour simple et « rustique » de Sam et sa Rosie (développé nulle part) est absolument essentiel à l'étude de sa personnalité (le héros principal) » Humphrey Carpenter & Christopher Tolkien (ed.), *The Letters of J. R. R. Tolkien*, op. cit., 1995, Letter 132.

<sup>27</sup>  De même qu'une de ses lettres à son fils Mickael : « J'ai rencontré la Luthien Tinuviel de mon propre roman [...] Mais à présent elle est parti avant Beren... » Ibid., Letter 331.

- 28  Tolkien n'a pas connu la fin de la guerre, évacué du front parce qu'il avait contracté le typhus... tandis que Bilbo, assommé, ne participait pas à la bataille finale de *Bilbo le Hobbit*.
- 29  Humphrey Carpenter, *J. R. R. Tolkien, une biographie*, Paris, Presses Pocket, n° 4614, 1992, p. 23.
- 30  Humphrey Carpenter & Christopher Tolkien (ed.), *The Letters of J. R. R. Tolkien*, op. cit., Letter 163.
- 31  Sigmund FREUD, *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », n° 6, 1985.
- 32  D'autant plus fascinante que le livre d'Hélène Frontisi-Ducroux indique que le thème des rapports de parenté perturbés du mythe d'Arachné prend parfois la forme d'une « anomalie mineure : la carence maternelle » (p. 258). Peut-on imaginer que cette image de l'araignée à la maternité monstrueuse serait le reflet de la carence maternelle subie par le jeune Tolkien après le décès de sa propre mère ?
- 33  Bien sûr, je reprends ici la formule que Freud a utilisée pour son livre, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci [Eine Kindheitserinnerung des Leonardo de Vinci ]*, Paris, Gallimard, coll. « Folio bilingue », n° 16, 1991.